

XI. La cuisson des carottes

Le « Belétron » étant à nouveau doté d'un commandement, la frégate des garde-côtes indonésienne prit congé sans les tambours ni les trompettes qui avaient salué son arrivée, non sans nous avoir affublés du Commandant ainsi que de l'armateur, ce dernier étant venu finaliser le contrat passé avec cet avocat dont le Nom m'échappe.

Nous restâmes donc benoitement entre nous, en faisant semblant d'avoir rembobiné quelques jours en arrière et en nous regardant en apnée pour ne pas avoir à respirer le remugle fétide des pensées de nos voisins.

Le Commandant n'avait plus qu'à mettre en avant toute pour nous conduire au port le plus proche afin d'y débarquer ses passagers. Le navire serait alors examiné jusqu'en ses tréfonds les plus intimes avant d'être checklisté par un inspecteur des travaux finis dont le seul souci serait d'ouvrir son parapluie pour ne pas avoir d'emmerdes. Que les chaloupes finissent en débaroulant les flancs du navire pour aller s'écraser sur l'eau ne serait pas son problème, du moment qu'il n'en manquait pas une.

Pour l'heure, l'armateur étant à bord, on organisa une réunion commune avec les représentants de chaque pont pour convenir de l'indemnité collective qui serait à diviser entre les passagers et les membres d'équipage. Des photos et des vidéos prise la nuit du drame vinrent à propos pour rendre l'armateur enclin à une certaine conciliation.

Je dois dire que Nyan-Nyan n'aurait pas été déçu car ce fut l'équité qui prévalut. Le représentant du pont Prestige, l'Avocat-dont-le-Nom-m'Échappe, une main sur le cœur, l'autre levée au-dessus de l'assistance comme pour jurer sur leur tête, proféra debout sur la table que c'en était fini des privilèges de classes et

que chacun, passager ou membre d'équipage, qui avait survécu à cette nuit sauvage, percevrait la même indemnité.

Il avait réussi à faire cracher à l'armateur une somme dont le montant fit voler ce qui restait des casquettes et des chapeaux et porter en triomphe le négociateur : dix mille euros par personne, passager quelle que soit sa classe ou membre d'équipage. C'était la Nuit du Quatre Août version Club Med, le Serment des Voraces pour s'emplir la besace.

Tout aurait dû se passer comme je viens de le dire et cela aurait été chiant, je le reconnais. Heureusement il en fut autrement car ce Serment du Jeu de Paume était en fait un jeu de dupe. Est-ce ma faute si le monde du numérique est constitué de deux catégories d'individus : ceux qui n'y comprennent rien et ceux qui croient y comprendre quelque chose ? En l'occurrence, le résultat est le même, ils finissent tous par se prendre les pieds dans le même tapis un jour ou l'autre.

C'est ainsi que, peu de temps après cette réunion effusive, l'Avocat-dont-le-Nom-m'Échappe, l'A-d-le-N-m'É pour faire court, crut bon de rassurer son groupe du pont Prestige en affichant le contenu du contrat secret qu'il avait passé avec l'armateur sur le mur de son compte Fesse Bouc auquel eux seuls auraient dû avoir accès.

C'est en me connectant par hasard sur le compte Fesse Bouc de Nyan-Nyan, auquel ce dernier m'avait permis d'accéder pour se faire pardonner son arrogance à mon égard, que je découvris le diamant enkysté dans sa gangue, le montant réel que les passagers du pont Prestige allaient palper et la commission que s'était octroyée l'A-d-le-N-m'É : quatre-millions-cinq-cent-mille euros chacun plus trois-millions pour le négociateur. Quand vous faites la somme de tout, vous arrivez à cent-millions d'euros, somme qui représentait vingt pour cent de la valeur vénale du navire. Si, comme l'avait promis le négociateur,

l'indemnité eût été la même pour chacun, chacun eût palpé cent-mille euros. Dix fois plus que ce qu'allaient toucher les manants !

L'A-d-le-N-m'É avait tout bonnement oublié qu'il avait demandé Nyan-Nyan comme ami dans un instant d'égarement fusionnel, au moment où tout le monde lui était reconnaissant de les avoir tirés du mauvais pas que vous savez. Nyan-Nyan se faisant rare, c'était, pour l'avocat, comme s'il était mort. À quoi bon faire le ménage.

Quand on vous fait cadeau d'un pétard, vous n'allumez pas la mèche, vous ? Oh le putain de feu d'artifice que j'allais leur offrir pour réveiller cette croisière qui s'enlisait dans la résignation ennuyeuse !

Je peux vous dire que le coup de frein qu'essuya le « Belétron » lors de l'échouage ne fut rien à côté de celui qui envoya au tapis officiers, armateur et passagers du pont Prestige. La racaille de passagers modestes et de membres d'équipage qui envahit la timonerie eut réussi à faire jeter l'ancre si le fond ne s'était pas trouvé à trois mille mètres sous la quille. Mais le navire bloqua quand même des quatre fers, mit le frein à main et alluma les warnings : on avait des choses à se dire.

Je ne sais pas comment ils firent mais l'A-d-le-N-m'É et l'armateur arrivèrent à atteindre le salon des officiers où ils se barricadèrent avec le Commandant qui, pour cette fois, était en-dehors du coup et se serait bien passé de devenir l'hôte de ce Fort Chabrol inopiné.

Lors de l'échouage, il n'avait été que lâche, ce n'était pas son cerveau qui avait élaboré sa fuite, c'étaient ses entrailles. C'était humain, ça se pardonne !

Mais les Prestiges ! Ces cleptomanes de livrets d'épargne, ces joueurs de bonneteau de la parole donnée ! Il ne leur suffisait pas

d'en avoir plus que les autres, il fallait surtout que les autres en aient moins qu'eux.

Les autres, parlons-en ! Ces minables se seraient contentés de cent-mille euros, ils se contenteraient donc de moins. Mais malheureusement, le dossier avait fuité. Oups !

Quoi de plus beau que la biologie de la naissance de la vie. Quelle merveille que d'observer les acides aminés s'animer, un chromosome se dupliquer, un ovule proliférer jusqu'à devenir cet ado râleur, affamé et boutonneux qui vous pourrit l'existence. Vous aviez le chaos et soudain des formes se dégagent, se cristallisent, se multiplient, se complexifient. Vous aviez de la bêtise brute et inerte, il en naît de la méchanceté élaborée et perverse.

C'est ce qui se passa sur le « Belétron ». On dit que la colère est mauvaise conseillère, ce qui est vrai lorsqu'elle n'atteint qu'un individu. Mais lorsqu'elle s'empare de mille personnes, il y a toujours une intelligence maligne qui se cache derrière, qui s'installe lentement, en douce et élabore son poison.

Son déménagement sur les chapeaux de roues n'avait permis à l'A-d-le-N-m'É de n'emporter qu'un baise-en-ville. Son épouse et son moutard demeurèrent avec les bagages dans leur cabine du pont Prestige, cette dernière ayant eu la sagesse de collaborer avec les casseurs en leur indiquant les cabines les mieux fournies en bijoux, soieries et tenues de soirée.

Les passagers modestes et les membres d'équipages, eux-mêmes grisés par cette atmosphère de fin de règne, se contentèrent bêtement de mettre à sac les cabines Prestiges en faisant main-basse sur les accessoires de marque que leurs hôtes n'avaient pas pu emporter dans la précipitation de leur fuite vers les salons qui prirent vite l'allure de hangars pour réfugiés. Mais ça n'alla pas loin car, en croisières, on voyage léger.

Alors pour rabaisser le luxe à la mesure de son quotidien quelconque, on cassa pour montrer qui c'est qui commande sans même avoir l'idée qu'on aurait pu s'y installer et profiter de la vue.

Sur ce point, on n'innova pas car c'est la démarche commune à toute jacquerie : on fout en l'air le palais qu'on a construit à la sueur de son front pour un salaire de coups de pieds au cul, au lieu de s'y installer, en lieu et place de l'ancien propriétaire. Mais on est si nombreux quand la situation se présente que si ce n'est pas moi qui l'ai, personne ne l'aura, fondement de l'égalité démocratique.

Comme on ne pouvait plus s'installer dans les cabines détruites, on inventa des farandoles pour justifier le pillage des draps de soie et en faire quelque chose qui mobilisât la communauté. On fit la fête, on cassa la vaisselle, on foutit (jusqu'ici le verbe foutre n'avait pas de passé-simple, en voilà un pour pas cher !), on foutit en l'air la sono et on fracassa le mobilier des restaurants.

Puis le soir venu, on se calma un peu en s'asseyant sur ce qu'il restait de mobilier et on s'étonna de ce que les tables ne fussent pas mises et le repas servi. La cloche du diner était une cloche de bois et les estomacs creux sonnèrent la fin de la fête.

Mais quand ils virent des membres d'équipages, des serveurs et des femmes de chambres la bouche encore pleine, se diriger tranquillement vers leurs cabines en essuyant leurs lèvres grasses, avec des sacs à provision arrondis sous le bras, les passagers se dirent que quelque chose leur avait échappé dans l'apothéose de leur flambée de fièvre démocratique.

La conséquence en fut d'abord une migration lente, puis une marche précipitée et enfin une ruée vers les cuisines des différents restaurants et leurs frigos dont on se contenta de ce

qu'ils contenaient, après s'être colleté avec l'insolent qui vous disputait le yaourt 0% que vous revendiquiez.

Les passagers des classes modiques durent se rendre à l'évidence : ils étaient maître du navire sauf de la cambuse. Ils avaient aussi la timonerie mais ne savaient pas où aller.

Les événements menaçant de ne pas s'apaiser, chacun voulut regagner le pont qui l'avait vu embarquer à Dubaï, ce qui donna lieu à d'amuses échauffourées. Car ceux qui occupaient indûment les cabines Prestige, maintenant dévastées par l'ouragan de leur indignation de classe, se virent refoulés dans les cagibis sans hublot de ceux qui les avaient suivis et remplacés dans leur ascension et qui s'y cramponnaient.

Quant aux membres d'équipages, ils se retranchèrent derrière leur réserve professionnelle en se claquemurant sous la ligne de flottaison, en connexion directe avec les frigos des restaurants.

De ce chaos émergeait un ordre primitif qui faisait se regrouper les passagers d'un même pont. Des petits tyranneaux émergèrent qui menaient des razzias vers les cuisines des restaurants, ce qui n'empêchait pas, une fois revenu dans sa cabine la besace vide, de plaquer son oreille contre les cloisons pour surprendre les bruits de mastication furtive du voisin dont l'aspect plus gras que soi ne laissait pas de poser question.

Quelle était donc ma place dans tout ce foutoir, seriez-vous en droit de me demander. Y aurait-il eu un syndicat des non-syndiqués, j'en eusse été le Vice-Président. Chroniqueur sur les ponts promenade, photographe de la revue Closer sur d'autres, manche à air ailleurs, j'étais connu de tous sans que personne ne sût plus que moi qui j'étais réellement et l'on ne s'adressait à moi que pour me demander des nouvelles de Nyan-Nyan dont on se souvenait de la popularité sur tous les ponts.

Pour rajouter au brouillard qui entourait mon identité, j'avais résolument pris le parti de ne pas prendre parti et je m'y tenais.

Cette discrétion assumée, si elle ne m'autorisait pas de parvenir un jour à la célébrité, me permettait de me gaver de restes gastronomiques, de prendre l'air sur les ponts promenade, de faire la sieste dans l'ancien cagibi de Nyan-Nyan et de faire la fête avec ses anciens compagnons chez qui il était resté populaire.

Bref, pour moi, ce bordel était le paradis et à ceux qui tordent le nez et font une moue dégoûtée en me traitant de blatte ou de cancrelat, je répondrai que je n'avais rien à voir avec ces espèces synanthropes dont le commensalisme a vocation de se terminer en bouillie sous la semelle de leur sandale. Je me faisais plutôt penser au rémora et sans nier ma relation commensale, voire mutualiste avec le « Belétron », je dirai qu'elle était aussi phorétique : je vivais de ce qui me transportait.

J'en devine qui s'agitent et ils ont raison : il est temps de reparler des Martin. Après tout, nous étions sur la même galère ! Puisque nous parlons de galère, ils n'avaient pas tardé à se demander s'ils n'avaient pas fait l'erreur d'en changer.

Si la situation matérielle sur le « Belétron » était moins précaire, il ne se passait pas une matinée ou une soirée qu'ils n'évoquassent un épisode, un événement, la truculence d'untel ou la bienveillance de Grand-Père Pitamaha à bord du « Jellyfish Beda ». Même si la convivialité qui y régnait ne leur manquait pas au point de les faire sangloter, ils en gardaient une certaine nostalgie.

Étrangement, les Martin avaient échappé à la fureur des Septembriseurs. C'est comme s'ils avaient été transparents. Ils regardaient les événements se dérouler avec des yeux ronds sans n'y rien comprendre, après avoir sauté les trois chapitres où il n'était pas question d'eux.

Comment en était-on arrivé là ? Où étaient passés les officiers avant qu'ils ne réembarquassent d'une frégate indonésienne au son du clairon ? De quoi parlait-on lorsqu'on évoquait les indemnités qui avaient mis le feu aux poudres ? Qui fallait-il indemniser et de quoi ? Et eux-mêmes pouvaient-ils revendiquer un petit quelque chose, pour ce qui leur était advenu du fait de leur propre suffisance, bien qu'ils préférassent passer sous silence cet épisode peu glorieux ?

Enfin, ce qui rajoutait à leur discrétion et à leur modestie, c'était le fait que personne, de toute évidence, n'avait pris conscience de leur disparition temporaire et encore moins de leur réapparition, même si on pouvait alléguer que les gens avaient autre chose à foutre que de se préoccuper d'eux.

Les Martin n'y comprenaient rien à rien, sans parvenir à mettre le doigt sur la touche update. Ils avaient le sentiment de n'avoir jamais été à la hauteur d'un monde qu'ils n'avaient fait que côtoyer de l'autre côté d'une cloison de verre qui les avait jusqu'ici protégés.

Que signifiait cette course à la bouffe alors que tous les matins, un serveur toquait à leur porte pour leur apporter ce dont ils auraient besoin dans la journée ? N'en était-il pas de même pour tout le monde ou devaient-ils écouter l'instinct de survie qui s'était éveillé en eux après leur nuit sur le perron du palais du Gouverneur, qui les avait aiguillonnés dans le camp du HCR et qu'ils avaient aiguisé sur le « Jellyfish Beda » ? Un instinct de survie qui leur conseillait de faire profil bas, d'accepter ce qu'on leur donnait et de s'alimenter mode furtif. Pour tout ce qu'on peut attraper avec la main, il n'y a pas besoin d'échelle.

Pour tout vous révéler de ce traitement spécial dont ils bénéficiaient, j'estimais, après avoir mis les Martin sur ce bateau en commençant ce récit, qu'il relevait de ma responsabilité de les y maintenir en bonne forme. C'était bien la moindre des

choses, si je voulais qu'ils pussent servir à nouveau. C'est pourquoi j'avais conclu un accord avec les femmes de chambre que je côtoyais quotidiennement sous la ligne de flottaison pour qu'elles s'occupassent d'eux, exclusivement et en douce.

Lorsqu'ils réintégrèrent leur cabine, les Martin retrouvèrent tous leurs biens, là où ils n'auraient pas espéré les retrouver. Ils découvrirent même les effets qu'ils avaient laissé chez la marchande de vêtements indiens, sur l'île du Trou-du-Cul-du-Monde, propres et repassés dans le placard à vêtements. Leurs pass étaient sagement rangés sur le bureau de teck, en face de leur lit mais avec le bordel qui régnait à bord, ils ne leur serviraient plus à rien d'autre que la valeur du souvenir.

La première fois qu'ils se réveillèrent dans leur cabine Prestige, ils eurent l'impression irréaliste d'avoir fait un bond spatio-temporel. N'eussent-ils pas été deux pour confirmer les dire de l'autre, ils eussent fortement douté de leur santé mentale. Rencoignés dans l'ahurissement de ne pas être là ni ailleurs, ils devinrent transparents et totalement invisibles aux yeux des plus délurés des mutins qui les enjambaient sans les voir et cela leur sauva la mise.

À partir du moment où j'eus divulgué le plan diabolique de l'A-d-le-N-m'É et où tout partit en couille pour ma plus grande joie, le « Belétron » avait sombré dans le chaos et dans ce chaos avaient commencé à se concrétiser les formes rudimentaires de la hiérarchie des petits tyranneaux.

Petit à petit les choses avaient commencé à se complexifier, faisant obéir les éléments du désordre à un ordre dont ceux-ci n'étaient même pas conscients, comme des mitochondries collaborant à la vie d'une cellule sans avoir la moindre idée de ce que celle-ci deviendra dans l'organisme auquel elle participe et elle-même inconsciente des élucubrations stratégiques de ce dernier.

Encore une fois, la nature, cette salope, avait repris ses droits. L'ordre social avait fondu en une masse de lave amorphe qui allait sûrement nous surprendre quant à la forme nouvelle et inattendue qu'elle prendrait en se refroidissant. Et cela ne tarda pas.

En effet, la bouffe bientôt devint la seule monnaie d'échange valide sur le « Belétron » et le seul moyen d'obtenir autre chose que de la bouffe. De toute façon, il n'y avait rien à échanger à part ce à quoi vous pensez et qui vous vient à l'esprit dès que vous avez l'estomac plein.

C'est ainsi que des tyranneaux, parmi les plus opiniâtres des meneurs de foule, se mirent en tête de se procurer les faveurs de passagères, en ajoutant à leur panoplie de séduction naturelle, poulet basquaise, saucisses de Francfort ou tripes à la mode de Caen.

Pour ce faire, ils accaparèrent la distribution des repas et en firent augmenter la valeur en en restreignant la quantité. Ce faisant, ils rétablirent un mode de gouvernement qui peut faire considérer la société féodale avec nostalgie : ils régnèrent par le racket et le proxénétisme.

Mon dieu, être humain, ton humanité est-elle si superficiellement collée à toi, qu'elle s'écaille comme la peinture d'un gadget en plastoc made in China et te faut-il si peu de temps pour que tu en reviennes au comportement des ancêtres communs que tu partages avec les macaques et qui fait de toi une saloperie d'animal comme les autres ?

Les circonstances auraient dû faire comprendre au Commandant que c'était le moment d'intervenir pour apaiser les choses. Son apparition dans son uniforme blanc, avec sa casquette et ses épaulettes dorée eut cloué le bec aux plus dissipés et l'eut fait porter en triomphe autour du « Belétron », tant la foule est versatile et ballote.

Mais ce qui fait l'autorité de l'uniforme en fait aussi sa faiblesse : le blanc est salissant ! Imaginez l'effet d'une tomate bien mure lancée par un malotru. C'est pourquoi le Commandant demeura prudemment coi : il craignait pour son habit.

À quoi il faut rajouter que le Commandant n'avait pas le sens politique. La politique, si vous n'avez pas le don, vous aurez beau faire Science-Po, vous serez peut-être président mais vous ne serez jamais qu'un magouilleur de plus. C'est pourquoi j'ai la conviction que le mieux qu'ait pu faire le Commandant en définitive, ce fut de faire ce qu'il fit et qu'il savait faire de mieux : rien.

Pourtant, vous conviendrez qu'il était temps que quelqu'un prît les choses en main et cela se passa un soir, au moment où les tyranneaux se présentèrent la gueule enfarinée dans tous les restaurants du « Belétron » pour confisquer les repas qu'on aurait dû leur mettre à disposition devant la porte des offices.

Là, ils découvrirent que les gros bras qu'ils avaient postés pour tenir la place s'étaient laissé surprendre par excès de confiance envers le caractère moutonnier de la foule en oubliant la perfidie bien connue de la gente passagère féminine qui les avaient voluptueusement distraits de leur garde pendant que des passagers masculins les prenaient à revers.

Le meneur de cette révolution de palais était un professeur agrégé d'histoire qui, ne supportant plus cette ambiance mafieuse, avait voulu rétablir lui-même l'équité sur ce navire, puisque ceux qui auraient eu l'autorité pour le faire ne s'en chargeaient pas.

La foule des passagers le porta en triomphe autour du « Belétron », en se félicitant de ce que la démocratie fut revenue, même si cela n'empêchait pas de regarder dans l'assiette du voisin pour s'assurer qu'il en avait moins que soi.

Hélas, les parts étaient égales, il n'y avait rien à redire, et cette égalité manifeste ne pouvait que signifier des avantages sournoisement dissimulés. C'est du moins ce que commencèrent à gamberger des passagers lassés de cette morne équité.

J'ai évoqué la versatilité de la foule qui a besoin de croire puis de décroire, d'aimer outrancièrement puis de haïr exagérément, suivant un rythme qui reste encore un mystère mais devrait intéresser les sociologues. Et pourquoi pas les éthologues.

Les mêmes qui défilent martialement le lundi, déboulonneront les statues le mardi pour porter en triomphe un quidam le jour d'après et le huer le suivant. Et c'est ainsi toute la semaine, dimanche compris, du premier janvier au trente-et-un décembre, sans trêve ni repos. La foule, ça ne se repose pas, ça change seulement de cadence.

C'est pourquoi la foule des passagers était déjà réceptive et impatiente de changement lorsque circula la fèque niouse, semée par les tyranneaux, que le professeur agrégé d'histoire entassait des vivres détournés dans sa cabine. Ce ne fut même pas la peine d'aller vérifier, puisque l'on ne trouverait rien, étant donnés la duplicité et le pouvoir de dissimulation du coupable. Fèque niousez, fèque niousez, il en restera toujours quelque chose.

Le professeur agrégé d'histoire eut terminé sa carrière dans l'océan Indien s'il n'avait eu le temps de rejoindre l'A-d-le-N-m'É et l'armateur dans le salon des officiers. Qu'il n'ait trouvé, pour sauver ses miches, que le refuge d'une paire d'escrocs, signait bien sa culpabilité. Cqfd.

Les tyranneaux reprirent donc le pouvoir après s'être fait porter en triomphe autour du « Belétron ». Ils perfectionnèrent leur mode de gouvernement en se répartissant la maîtrise des ponts et en établissant des frontières entre eux car rien n'est plus propice à l'émeute que la paix ennuyeuse.

Ainsi, lorsque des récalcitrants relevaient la tête sur le pont VII, il suffisait d'un coup de fil aux tyranneaux du pont VIII, pour que ceux-ci vinssent faire une razzia de ce côté de la frontière. Les gros bras du pont VII intervenaient alors comme des héros protecteurs afin de les faire fuir, pour finir par se faire porter en triomphe autour du « Belétron » par les récalcitrants eux-mêmes. Et réciproquement. Si tu veux la paix dans ton royaume, complotte la guerre avec ton voisin. Ça a l'air compliqué mais les passagers s'en contentaient sans y voir malice et n'y comprendre rien.

Si vous avez bien suivi le processus, vous aurez compris que les carottes étaient cuites. Du moins vous ne serez pas loin de la vérité. Pour ramener la confiance et la fraternité entre les passagers des différents ponts du « Belétron », il fallait leur trouver un ennemi commun, ce que je me torturai l'esprit à concocter dans mes insomnies sublineacquatiques (sous la ligne de flottaison), sinon c'était foutu.

J'aurais pu m'éviter cette fièvre car l'expérience aurait dû m'apprendre que la perversion de l'être humain dépasse tout ce que vous pouvez inventer pour vous faire peur. Il suffit d'attendre, l'horreur finit toujours par vous épater.

Ce qui ne manqua pas d'arriver un soir, alors que j'étais près de jeter l'éponge, en sortant du cagibi que je partageais avec mes coturnes et que l'un d'eux me glissa en douce :

– Tu ne devrais pas circuler tout seul, surtout la nuit. On dit qu'il y a quelque chose...